

Le grand saut



FRANCIS DOLMANI

Francis DOLMANI

Le Grand Saut

Nouvelles

© Francis DOLMANI, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-6074-5

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Mes remerciements et ma gratitude à Marc C. pour son talent et son soutien.

Avec toute mon amitié,

Francis Dolmani

Le Grand Saut

- épisode 1 -

Célèbre pour sa ville haute, Bonifacio l'est tout autant pour ses impressionnantes falaises abruptes de calcaire blanc. Perchée sur son vertigineux promontoire naturel à l'extrémité sud de la Corse, la vieille ville domine fièrement la mer méditerranée et son joli port de plaisance qui attire chaque année des milliers de touristes. Sa cité médiévale au patrimoine exceptionnel admire depuis des siècles l'horizon infini dans un cadre enchanteur. Ce bastion sur la mer invite à la contemplation, à la fascination, à l'envoûtement. Au pied de la citadelle, un belvédère offre une vue sublime sur les hautes falaises ainsi que sur le célèbre "grain de sable", un gros rocher isolé résultant d'un éboulement très ancien.

Soixante-dix mètres plus haut, juché sur un petit escalier en bois, Antoine se maintient immobile, la tête légèrement baissée, les yeux rivés sur le rivage de la Grande Bleue en contrebas. Debout à une dizaine de mètres derrière lui, Félix montre des signes d'impatience en dépit du chant mélodieux des mouettes et de la brise caressante venue du large. De plus en plus agacé, il lâche soudain :

— Bon alors, ça vient ?

— Chut ! Laissez-moi me concentrer, bon sang !

— Ça fait trois quarts d'heure que vous êtes là en train de vous concentrer. Y en a marre à la fin !

— Vous pourriez vous montrer un peu plus compréhensif ! Il s'agit de mon suicide quand même, merde !

— Oui, mais ce n'est pas une raison ! Ma patience a des limites. Je vous signale que j'ai réservé pour 8h15, et il est... 8h50, répond Félix en regardant sa montre. Alors, je suis en droit d'être impatient. Ou alors, laissez-moi passer devant si c'est si difficile que ça.

— Ça va pas, non ! J'ai réservé exprès pour être le premier de la matinée. Comme ça, la plage est toute propre... Si vous pouviez vous taire un instant... ça m'aiderait.

— Et puis quoi encore ! Je parlerai si j'ai envie de parler. La falaise ne vous appartient pas, que je sache.

— S'il vous plaît !

— Non, moi ça ne me plaît pas. Je fais ce que je veux et puis c'est tout.

Félix entame alors le premier couplet de la chanson *Solenzara*, un classique du répertoire de la variété corse :

Quandu pens'a Solenzara

*Ch'aghju lasciatu quallà
Una nostalgi' amara
Cum'un sonu di ghitarra
U core face trimà...*

Excédé, Antoine l'interrompt nerveusement :

— Moi aussi je peux m'y mettre : « à la claire fontaine, je me suis promené, j'ai trouvé l'eau si claire que je m'y suis...

— Jeté ! l'interrompt Félix au moment opportun.

— Je refuse de mourir dans des conditions pareilles, s'emporte Antoine. À 400 € la place, j'estime avoir droit à des égards ! C'est la moindre des choses !

— 400 € ? ! Eh bien, mon vieux, vous vous êtes fait avoir. Moi, j'ai payé 200 €. Vous n'êtes sûrement pas un bon négociateur, mon ami.

— D'abord, je ne suis pas votre ami, rectifie Antoine.

Puis il se ressaisit, à la fois offensé et songeur, avant d'ajouter :

— J'étais sûr qu'ils m'avaient roulé ! Ah mais ils vont m'entendre, croyez-moi... Quelle bande de voleurs !

— Je l'ai tout de suite vu, renchérit Félix avec une pointe de cynisme.

— Quoi ? Qu'est-ce que vous avez vu ?

— Non, rien.

— Si, quoi ? Dites-le-moi. Vous avez intérêt à répondre si vous voulez que je saute.

— Très bien... Ce n'est pas de votre faute mais vous avez une tête à vous faire avoir.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'elle a ma tête ? Elle vous plait pas ma tête ?

— Pas particulièrement, mais ce n'est pas le problème. C'est votre air de benêt, c'est plutôt ça le problème.

— Mon air de benêt ! N'importe quoi ! Pour votre gouverne, sachez qu'avec mon air de benêt, je suis un acteur de cinéma très connu. Alors, camembert !

— Je me disais aussi...

— Vous vous disiez quoi ?

— Que votre tête ne m'était pas étrangère.

— Eh oui, je sais, c'est normal, concède Antoine avec fierté. Je vous avais dit que j'étais très connu.

— C'était dans une pub pour un camembert, justement.

Antoine hésite, visiblement gêné, puis tente maladroitement de se justifier :

— Ah, ça... Oui, mais c'est anecdotique. C'était purement alimentaire...

— Forcément, du camembert...

— C'était juste entre deux tournages, pour arrondir les fins de mois. En réalité, je n'en ai pas vraiment besoin, cela va de soi. Tout va très bien sur ce plan là.

— D'où votre suicide, c'est logique.

— Mais, non, voyons. Si je suis ici, c'est pour d'autres raisons.

— Ben voyons ! Bon, peu importe de toute façon, ça m'est complètement égal. Tout ce que je veux, c'est que vous débarrassiez le plancher... Enfin, le terrain.

— Vous ne voulez pas savoir comment j'en suis arrivé à de telles extrémités ?

— Non merci, sans façon.

— Je suis sûr que vous êtes curieux de le savoir.

— Ah non, non, rien à foutre, je vous assure.

— Ne soyez pas timide, c'est naturel d'avoir envie de savoir, nous sommes tous un peu voyeuristes, d'une certaine manière.

— Désolé, pas moi.

— Bon, je vais tout vous expliquer, je comprends votre gêne à ce sujet.

— Mais non, bordel ! Non seulement je n'ai pas de gêne mais en plus je n'ai aucune envie de vous écouter. Sautez ! C'est tout ce que je vous demande.

— C'est à cause de ma femme.

— Mais je m'en fiche de votre femme !

— Elle m'a trompé d'une manière... si vous saviez.

— Je ne veux pas le savoir ! S'il vous plaît, sautez maintenant, sinon d'autres personnes vont venir faire la queue et ça va devenir un véritable hall de gare, ici.

— Et pourtant, moi, j'étais fidèle.

— Stop, ça suffit !

— Mais si ! Je vous jure, plus fidèle que moi, ça ne peut pas exister.

— Je le savais, j'aurais dû choisir un autre jour, lâche Félix d'un air las et dépit. Le lundi, ça n'a jamais été mon jour.

— N'essayez pas de changer de conversation pour me protéger. Je possède une grande force morale malgré les apparences. Je peux tout encaisser, vous savez.

— Je m'en fous ! Là, vous êtes content ? Je m'en contrefous à un point que vous ne pouvez même pas imaginer.

— Elle s'appelle Gisèle. C'est une brillante avocate.

— On s'en f... Gisèle ? Gisèle Blanchard ? percute soudain Félix.

— Vous la connaissez ?

— Oui.... enfin non... j'ai dit ça au hasard. Blanchard, c'est un nom très répandu.

— Petit menteur ! Ça ne prend pas avec moi ! Donc, vous connaissez ma femme. Et vous l'avez rencontrée comment ?

— Je ne sais plus.... j'ai autre chose à penser en ce moment.

— Mais non, mais non... Vous avez envie que je saute ? Alors, plus vite vous me parlerez et plus vite viendra la chute.

— J'ai été son dentiste. Voilà, satisfait ? Allez, maintenant...

— C'est vous le salaud qui couche avec ma femme ?

— Non... plus maintenant... c'est du passé tout ça...

— Enfin, je vous rencontre ! Depuis le temps que je rêve de vous étrangler.

— Eh bien, vous voyez, ce n'est plus la peine, puisque je me suicide.

— Ah mais c'est pas pareil, il me faut ma vengeance.

— Mais si, c'est pareil : vengeance ou pas, je meurs quand même.

— Et comment je le saurai si je meurs avant vous ? Passez devant, je vous laisse ma place.

— Avec plaisir.

Les deux hommes changent de place, Félix passant devant Antoine, lequel ajoute sur un ton sarcastique :

— Oh oui, avec beaucoup de plaisir !

— Eh, mais attendez un peu, vous ne comptez pas me pousser ? s'inquiète soudain Félix.

— Une mort reste une mort, c'est vous qui l'avez dit.

— Oui mais non, c'est mon suicide, pas mon meurtre. J'ai payé pour ça et je compte bien en avoir pour mon argent.

— Vous allez en avoir pour votre argent, faites-moi confiance : un vol plané de première classe.

— Tout bien réfléchi, je crois que je vais reprendre ma place, réplique Félix en faisant mine de se déplacer tandis qu'Antoine le retient par le revers de sa chemise :

— Non, non, non. Il va être gentil tout plein, le dentiste, et sauter comme un grand garçon qu'il est, le dentiste.

— Pas question, je ne sauterai pas.

— Si, si, si, il va sauter. Il va nous prouver que c'est un homme le dentiste, et pas seulement au lit.

— Non !

— Si !

Les deux hommes s'empoignent fermement, chacun essayant de maintenir l'autre à sa merci.

— Lâchez-moi ! proteste Félix.

— Plutôt crever ! riposte Antoine.

Ce dernier, plus corpulent que Félix, parvient finalement à maintenir son adversaire au bord du vide.

— Pitié ! supplie Félix.

— Parce que vous en avez eu de la pitié pour moi, vous ?

— Elle m'a trahie, elle aussi, comme vous. Elle couche avec le boucher de la rue Blanche, à présent.

Antoine accuse le coup, se perd dans ses pensées puis finit par lâcher distraitement Félix :

— Celui qui ressemble à un taureau ? lâche-t-il d'un air hébété.

— Moi j'aurais plutôt dit à un hippopotame... répond Félix provisoirement soulagé mais restant sur ses gardes. Ça fait un choc, hein ? C'est pour ça que je veux me suicider. Moi aussi je suis une victime, tout comme vous.

— Quelle garce ! Avec le Taureau... poursuit Antoine, blessé dans son amour propre.

— Je ne vous le fais pas dire.

— Qu'est-ce qu'elle lui trouve ? On est quand même mieux que lui.

— Tout le monde est mieux que lui.

— Alors pourquoi ?

— Elle m'a dit qu'elle aimait en lui sa bestialité.

— C'est vrai qu'elle a toujours aimé les animaux. Mais là, quand même... Il hésite un moment, se gratte le menton puis poursuit sur un ton décidé : « Je vais me faire rembourser, pas question de me suicider pour elle !

— Oh, et puis zut ! Vous avez raison, concède Félix de plus en plus convaincu. Moi aussi, je vais me faire rembourser, c'est vraiment trop bête de se suicider pour une question de charcuterie.

Antoine se retourne et commence à s'éloigner vers la terre ferme :

— En tout cas, moi je vous le dis, désormais, je serai végétarien.

— Entièrement d'accord avec v... et merde ! tente d'approuver Félix tandis qu'il trébuche et tombe dans le vide.

Antoine se retourne et constate la disparition subite de son camarade.

— Pourquoi vous dites « merde » ? Mais où êtes-vous ?...

Il tourne sur lui-même et scrute les alentours d'un regard acéré sans trouver la moindre trace de son camarade de fortune. Hébété, il hausse alors les épaules et